

Milo De Angelis

# Thème de l'adieu

Traduit de l'italien  
par Patrizia Atzei et Benoît Casas

Postface  
de Jacques Demarcq

**NOUS**  
MMX



I. ON VERRA DIMANCHE



Compter les secondes, les wagons de l'Eurostar, te voir  
descendre du numéro neuf, le chariot, le sourire,  
le cœur qui cogne, la nouvelle, la grande nouvelle.  
C'est arrivé, en 1990. C'est arrivé, c'est sûr  
c'est arrivé. Et encore avant, le plongeon dans le Tessin  
pendant que le ballon disparaissait. C'est arrivé.  
Nous avons vu l'ouvert et le caché d'un instant.  
Les fées rentraient dans leurs HLM, l'ouragan  
emplissait un ciel halluciné. Chaque chose était là,  
déserte et pleine, pour nous qui attendons.

Milan n'était qu'asphalte, asphalte liquéfié. Dans le désert  
d'un jardin il y eut la caresse, la pénombre  
adoucie envahissant les feuilles, heure sans jugement,  
espace absolu d'une larme. Un instant  
en équilibre entre deux noms avança vers nous,  
se fit lumineux, se posa en respirant sur la poitrine,  
sur la grande présence inconnue. Mourir fut  
cet émiettement des lignes, nous là et le geste partout,  
nous dispersés dans les suprêmes tensions de l'été,  
nous entre les os et l'essence de la terre.

Ce n'est plus possible. Les pleurs qui se transforment  
en un rire affolé, les nuits passées  
à courir Via Crescenzago, à poursuivre le néon  
d'un kiosque. Ce n'est plus possible. Il n'est plus à nous  
le cœur qui cogne d'attendre minuit, l'attendre  
jusqu'à ce que minuit entre dans son vrai tumulte,  
dans la frénésie de toutes les heures, toutes les heures.  
Ce n'est plus possible. Un seul temps, une seule  
mort, peu d'obsessions, peu  
de nuits d'amour, peu de baisers, peu de routes  
qui mènent hors de nous, peu de poèmes.

Tout était déjà en chemin. D'alors à ici. Le temps tout entier, lumineux, effleurait les lèvres. Tous les souffles se rassemblaient dans le collier. Les ombres de Lambrate fermèrent la porte. Toute la pièce, absorbée, devint le premier battement. Le noir de tes cheveux contre le jaune du dernier rayon. D'alors à ici. C'était le premier jour d'été. Le silence nous remplissait le front. Tout était déjà en chemin, d'alors, tout était ici, unique et perdu, nôtre et enfoui. Tout demandait d'être attendu, de revenir à son vrai nom.



Il n'y avait plus le temps. La chambre rentrée dans une ampoule.  
On ne pouvait plus répartir l'essence. Tu n'avais  
plus le collier. Tu n'avais plus le temps. Le temps, une lumière  
marine à travers les persiennes, une fête de sœurs,  
la blessure, l'eau à la gorge, Villa Litta. Il n'y avait  
plus de jour. L'ombre de la terre remplissait les yeux  
avec la peur des couleurs disparues. Chaque molécule  
était en attente. Nous avons regardé la reprise  
des mains. Il n'y avait plus de lumière. Encore une fois  
ils nous appellent, jugés par une étoile fixe.

Lors de l'été du temps humain, lors du dernier été,  
il y avait toutes les routes. La Prenestina  
et ses périphériques rejoignaient la mer  
de la vieille Tarante et les jardins de Porta Venezia,  
géographie d'unions inespérées, temps qui ne se perd pas,  
toutes les routes, tous les amours immergés en un seul  
et rejaillis, tous les pas devant le portail, les regards  
sur l'interphone, toutes les voix, les accents, les syllabes,  
toi qui sortais souriante avec ta toque  
et marchais décidée vers un bus.

Il y a eu un anniversaire, au début, c'est sûr.  
Cinq petites bougies bleues, la famille jamais vue,  
les vivats. Il y a eu, il y a eu ça.  
Le quinzième fut dans le Monferrato, je me souviens,  
avec Luisella et Cristiana, le tournoi de lutte sur le Pô,  
le corps vaincu, le sein entrevu. C'était là.  
Dans le mystérieux tumulte se formait une ossature, le sens  
des heures coupées. Tout était plus près du sang  
que de l'arc-en-ciel. Il y a eu. Il y a eu. Les yeux  
cherchaient, dans la matière inquiète, une incision.  
Dans le visage vieilli d'une femme, le monde  
entier se fanait. Puis, dans une paladine, il renaissait. Lait  
et croix. Rue des égarés. Devoir écrit.

En toi se rassemblent toutes les morts, toutes  
les vitres brisées, les pages séchées, les déséquilibres  
de la pensée, ils se rassemblent en toi, coupable  
de toutes les morts, inaccomplie et coupable,  
dans la veille de toutes les mères, dans la tienne  
immobile. Elles se rassemblent là, dans tes  
mains faibles. Elles sont mortes les pommes de ce marché,  
ces poèmes retournent à leur grammaire,  
dans la chambre d'hôtel, dans la baraque  
de ce qui ne s'unit pas, âmes sans repos,  
lèvres vieillies, écorce arrachée à son tronc.  
Elles sont mortes. Elles se rassemblent là. Ils ont raté,  
ils ont raté l'opération.